

Transcription de l'entretien avec M. et Mme LE FLOCH

Enregistré à leur domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 6 juillet 2011

[0'00"00] – Les origines familiales de Marcelle Le Floch

Marcelle Le Floch : Mon nom de jeune fille, c'est Marcelle Turbé. Je suis née à Trentemoult le 22 février 1938, dans la grand'-rue. Mon père était marin. Et comme il ne gagnait pas sa vie à l'Ile d'Yeu... Il était matelot à l'époque. Son frère, qui était arrivé déjà depuis quelques années, lui a dit : « *Viens donc travailler sur Rezé* ». Ils recherchaient des patrons, alors mon père est venu. Et il a conduit les roquios de Trentemoult.

Cécile Liège : Il n'était plus marin, alors ?

MLF : C'est-à-dire que ça comptait sur sa... il était toujours inscrit maritime. Et il était patron. Je m'en souviens... C'est quand même vague dans ma tête. Mes parents sont partis ensuite à Norkieuse.

CL : Quand vous êtes née à Trentemoult, votre papa travaillait encore à l'Ile d'Yeu ?

MLF : La guerre s'est déclarée en 39 et mes parents étaient toujours à Trentemoult. On a dû partir... pendant la guerre.

CL : Et à Trentemoult, vous habitiez où ? Dans les ruelles ?

MLF : Non, en face la forge à Monsieur Soulas. De là, mes parents étaient en location et mes grands-parents ont acheté – mon père était fils unique – et mes parents ont acheté une maison à Norkieuse et c'est de là que mes parents ont déménagé.

CL : Ils vous ont raconté leur installation à Trentemoult ?

MLF : Non, pas du tout. Ils ont jamais trop parlé sur Trentemoult. Mais enfin, moi je sais que Trentemoult... c'est mon p'tit coin, je l'aime bien.

[0'02"12] – La maison de Trentemoult

MLF : Dans la Grand-Rue, je ne me souviens pas. J'étais trop petite. Parce que mes parents ont acheté une maison après, rue Agaisse. J'avais peut-être quatre-cinq ans.

CL : Votre maman travaillait ?

MLF : Non, ma maman nous a élevées toutes les deux ma sœur et moi. Ma sœur avait trois ans quand est elle venue. Elle est née à l'Ile d'Yeu.

CL : Au tout début, Grand-Rue, vous habitiez dans quelle maison, une grande, une petite ?

MLF : Elle était assez importante la maison. Mais c'était en loyer, alors ils voulaient se mettre chez eux. Ils ont acheté une maison qui appartenait à Monsieur Codet. Il avait deux maisons, d'ailleurs. C'étaient des maisons de famille. Parce qu'en haut, il y a une porte qui communique. Parce que ma sœur habite dans la maison de mes parents.

CL : C'était une maison de capitaine ?

MLF : Oui.

Guy Le Floch : c'était quand même pas les maisons de la rue de la Californie, hein.

MLF : Non. C'était plus petit. Ils devaient louer.

GLF : Au départ tes parents ont loué.

MLF : Il n'y avait ni eau, ni électricité. Nos devoirs, voilà notre lampe [*me montre une lampe à pétrole*]

placée sur un meuble du salon]. C'est une lampe-pétrole. On la mettait au milieu de la table. Pour étudier, on était dessus, hein. Parce qu'on voit pas bien avec ça, c'était pas clair. C'est pas l'électricité. Et l'eau, on avait pas d'eau, c'était une pompe. On avait un puits pour trois maisons. Le puits était à la première maison. Et il y avait des pompes pour tout le monde pour récupérer l'eau.

CL : Qui s'occupait d'aller chercher l'eau?

MLF : Il y avait la pompe à la maison. On avait simplement à pomper, on avait tout de suite l'eau. Chaque maison avait sa pompe.

CL : Et les toilettes ?

MLF : Je vous dis pas, c'était pas facile. C'était dehors. Il fallait sortir pour aller aux toilettes. Il y avait pas le choix. Et quand il faisait froid, je vous dis pas. On était plus ou moins constipés !

CL : A Trememoult, c'était une vie simple, ou un peu aisée?

MLF : Oh non, c'était simple. On était pas riches, riches, c'est le mot qui convient.

CL : Votre maman faisait les courses où ?

MLF : Ma maman faisait ses commissions à Trememoult, il y avait plein de commerces. Il y en avait au moins six. Boulangerie, il y en avait trois. Alors, les cafés, il y en avait pas mal aussi.

[0'06''08] – Jeux et loisirs de Marcelle

CL : En tant qu'enfant, vous aviez des jeux à Trememoult ?

MLF : Oui. On avait des voisins presque en face, j'étais souvent chez eux. Oh oui, je me plaisais. Ils étaient combien les Morillon ? Évelyne, Jean-Claude, Nicole, qu'on voit encore, Patrick, Pascal, ... ils étaient pas mal. Mais, bon, avec ma sœur, elle, elle était plutôt calme, elle aimait pas tellement sortir. Et moi, il fallait que j'aille jouer avec mes voisins.

CL : Vous jouiez à quoi ?

MLF : On jouait des fois à cache-cache. Ils avaient une grande pièce. On éteignait la lumière, c'était le soir, ça. Elle endurait pas mal de choses Madame Morillon, elle était très gentille cette dame-là. L'après-midi, parce que je restais très tard le soir, des fois Mme Morillon disait : « *Marcelle, maman va te réclamer, faudrait que tu t'en vas manger quand même* ». L'après-midi, il y avait la grand-mère Morillon, c'était bien, elle nous a appris à broder, à faire du crochet, à faire du tricot. On se faisait nos pulls nous-mêmes, nos paletots de laine nous-mêmes. Elle était très gentille la petite grand-mère, elle s'occupait de nous, c'est pas croyable. Et nous, ça nous intéressait.

CL : Par ailleurs, est-ce que vous aviez, enfants, des loisirs organisés, comme le patronage ou autre chose?

MLF : Pas du tout. On passait pas toujours notre temps chez la grand-mère. Des fois, on jouait dehors. Chez mes parents, ils avaient un grand mur, il était plein de trous, évidemment. On s'amusait. On avait des petites pièces qu'on ramassait, en couleurs, et il y en avait un qui cachait la pierre. Et nous, il fallait qu'on se tourne pour ne pas regarder. Et on disait à ceux qui cherchaient : « oh, tu brûles, oh, tu t'éloignes... ». C'était super bien, on aimait ça.

CL : Et vous jouiez dans les ruelles ?

MLF : On jouait des fois, oui, à cache-cache. Alors là, des fois, on allait loin. On se cachait dans les petites rues. Puis fallait se retrouver, c'était pas toujours évident. Mais celle qui était bien cachée ne disait pas sa cachette, hein !

CL : Il y avait des vacances aussi ?

MLF : Moi, dès l'âge de six mois, je suis partie à l'Ile d'Yeu avec mes parents. Et mon père ne comprenait pas le mal de mer. Alors il a dit « *Si Marcelle a le mal de mer, alors je comprendrai que c'est possible* ». Parce que pour lui, le mal de mer, c'était la peur. Et à six mois, on se rend pas compte. Et j'ai été malade. Là, il a dit : « *oui, il y a quand même quelque chose* ».

CL : Vous retourniez régulièrement à...?

MLF : Tous les ans. C'était bien. Tous les dimanches, on allait manger dans la famille. Ils nous faisaient des araignées, du homard, c'était bien bon.

CL : Par rapport à d'autres enfants de Trentemoult...

MLF : Ah ben non. Monsieur et Madame Morillon, je les ai jamais vus partir en vacances.

[0'10"46] – Souvenirs d'école de Marcelle

MLF : La maternelle, c'était à Trentemoult. Il y avait une petite chapelle, qui n'existe plus. C'est maintenant un parking. Et il y avait une petite maison à côté. C'étaient sûrement les curés qui... Mais ils louaient parce que ma tante a habité là. Le frère de mon père a été le rejoindre un an et demi après. Ils étaient tous les trois comme patron, quoi. Il y avait l'école en bas. Ma tante habitait en haut, et en bas, c'était l'école maternelle.

CL : C'était une école publique ou privée ?

MLF : Privée. Parce que mon père a préféré l'école privée. C'était un choix de mon père. Ma mère, ça lui était bien égal. Mais mon père, il voulait qu'on aille à l'école privée.

CL : Il vous a expliqué pourquoi ?

MLF : Pas tellement. Et il faut le faire, parce que la famille Morillon était à l'école publique. Et on s'entendait très bien, c'est ce qui fait voir. Il y avait pas du tout de problème. Mon père était même très bien avec Madame et Monsieur Morillon.

CL : Beaucoup de gens me racontent ça, et en même temps, il y a aussi que ceux de l'école privée, on les appelait les coins...

MLF : Ça oui, c'est arrivé. Des fois, on passait pas un endroit, on risquait pas d'être appelés... Mais si des fois, on montait, on avait des commissions à faire. Ma maman nous faisait faire des commissions, ou même une cousine, qui avait habité Rezé et qui était près des commerces. Et puis à Trentemoult, il y avait une charcuterie à Rezé, qui était super bien. Alors il fallait aller lui faire ses commissions. Donc on passait par en haut. Alors là, forcément, s'il y en avait qui sortaient de l'école, ils nous disaient « coinc ! Coinc ! » mais moi, ça m'a jamais dérangée. Je laissais dire et puis c'est tout.

CL : Est-ce que ceux du privé avaient aussi des mots pour ceux du public ?

MLF : Non. On acceptait ce qu'ils nous disaient et puis c'était tout, ça nous dérangeait pas.

CL : Après la maternelle, vous êtes allée où ?

MLF : Après la maternelle, je suis venue à l'école Sainte-Anne. C'est là que j'ai commencé les cours préparatoires. On s'entendait très bien à l'école. Mais c'était que des filles.

CL : Comment s'organisait une journée d'école ?

MLF : Le matin, quand on rentrait, fallait faire sa prière. Puis après, c'étaient les cours. Il y avait la récréation. Je ne me souviens plus à quelle heure. On rentrait et après on partait manger à la maison. C'est-à-dire, maman a essayé de nous faire manger pendant un mois à la cantine. Et puis on n'aimait pas de trop. On mangeait pas. C'était pour nous éviter la route. Parce que c'était matin, midi, à deux heures et puis le soir.

CL : Vous y alliez comment à l'école ?

MLF : A pied. De chez nous, on prenait des fois la route qui menait à la Haute-Ile. De la Haute-Ile, il y avait toute l'avenue des Marronniers. Après, il y avait une petite route, je ne sais plus comment elle s'appelle. Au début, on prenait bien la route. Et après, on a pris des raccourcis. On passait par les champs. C'était pas évident parce qu'il y avait des fois de l'herbe très haute, sans doute pour les vaches de Monsieur Rontard [PHON]. On se faisait des fois sonner. Des fois il arrivait : « *Oui, regardez, vous écrasez tout mon foin !* ». Mais après, il y a une route qui s'est formée, on passait toujours par un petit chemin.

CL : Vous mettiez combien de temps ?

MLF : Une demi-heure maximum. Je n'ai jamais trop calculé. Du moment qu'on arrivait à l'heure à l'école... J'arrivais toujours de très bonne heure. Quand j'ai vieilli un peu j'aimais bien jouer à la balle au prisonnier. Alors là, je m'en allais une demi-heure avant. Pour avoir le temps de m'amuser.

CL : Le matin, vous aviez le temps de jouer un peu ?

MLF : Non, le matin on discutait. Mais alors le midi, c'est-à-dire pour une heure, il fallait que... ha j'aimais ça !

CL : A l'école, c'étaient des sœurs ?

MLF : Il y avait des sœurs mais aussi des maîtresses. Il y avait Denise Méhaud [PHON], Suzanne... Elles habitaient juste à côté de l'école. Il y avait les sœurs évidemment, mais je ne me souviens plus des sœurs. Je sais qu'il y avait une petite avec les yeux bridés qui était venue une année. Très gentille, qui nous avait fait voir ses chaussures, qui fallait pas que leurs pieds grandissent. Alors elle avait le pied tout déformé, elle nous avait montré ça. Elles étaient toutes plus ou moins gentilles. On n'avait pas de problème. J'ai jamais eu trop de problèmes à l'école. J'y suis allée jusqu'à seize ans.

CL : A Sainte-Anne ?

MLF : Oui, certificat d'études. J'ai passé l'officiel, parce qu'il y avait deux choses, il y avait un truc privé. Et puis je suis restée là à apprendre la couture. Jusqu'à seize ans. Et à seize ans, j'ai trouvé du travail, je suis partie.

[0'19"01] – Origines familiales de Guy Le Floch

GLF : Je m'appelle Guy le Floch. Je suis né le 18 janvier 1938 rue Émile Zola à Rezé. Et la personne qui m'a donné la naissance, c'était une sage-femme, madame Raillé [PHON]. Qui est la même qui a donné naissance à mon épouse et à beaucoup de Rezéens. Nous habitions rue Émile Zola. Alors là, je m'en souviens plus. Mes parents se sont connus à l'hôpital Saint-Jacques. Ma mère était infirmière en psychiatrie, de l'époque, c'était moins sophistiqué que maintenant. Et mon père était peintre à l'hôpital Saint-Jacques, à l'entretien. Et mes parents se sont connus là. Ma mère venait de Pescop, un village à côté de Vannes. Mon père est né à Nantes. Ils se sont mariés en 1937. Ils sont venus à Rezé parce qu'ils ont trouvé un logement à Rezé, à mon avis, rue Émile Zola. A côté de chez Barbeau, une personne qui a été fusillée au procès des 42. On n'a pas dû rester bien longtemps parce que mon frère, Claude, né le 4 mars 1940, est né dans notre nouveau domicile, qui appartenait à Madame Deniaud [PHON], figure bien connue de Rezé d'ailleurs, dans la rue Victor Hugo. C'est là que mon père a été mobilisé le 2 septembre 1939. Il a fait la Drôle de Guerre. Il a pas été fait prisonnier, il est revenu à la maison en juillet 40. Et il a repris son travail à l'hôpital Saint-Jacques. Par contre, ma mère avait cessé son travail à ma naissance.

[0'21"07] – Souvenirs d'enfance de Guy Le Floch

GLF : Le quartier Saint-Pierre, c'était des maisons disparates, il n'y avait pas grand-chose. D'ailleurs, nous, on habitait dans le fond d'un chemin, dans la rue Victor Hugo, tout à côté du cimetière Saint-Pierre. Mais c'était assez disparate, il y avait quelques maisons par-ci, par-là. Ça n'avait rien à voir avec ce qui existe maintenant. Je suis allé à l'école publique de Rezé-bourg, où est la mairie maintenant. Effectivement, quand les enfants du privé passaient devant la grille on faisait « coinc ! Coinc ! », ça c'est sûr, je peux vous le garantir.

CL : Le choix de l'école publique, c'étaient vos parents ?

GLF : Mes parents, pas de problème puisque mon père était communiste. Ma mère, elle avait été élevée plus dans la religion que mon père. Parce que mon père est né à Nantes dans le quartier des Ponts, à côté de la Manufacture des Tabacs, c'était très à gauche. Donc, je suis allé à l'école publique. La première année, en maternelle, j'ai trouvé ça bizarre, on jouait avec des buchettes. Heureusement qu'il y avait un camarade plus âgé que nous, René Giraudet, qui avait déjà un an de plus, qui m'avait guidé. Mais j'ai pas grand souvenir parce que tout ça, ça a dû se passer jusqu'en 43, j'avais cinq ans. Cette école m'a pas traumatisé. C'était sympa. J'ai pas de mauvais souvenirs.

[Question à Marcelle et Guy le Floch]

CL : Vous qui avez été dans le public et dans le privé, est-ce qu'il y avait une différence d'enseignement ?

GLF : Aucune idée. Là, je vois pas la différence. Nous, on avait un instituteur, qui était Monsieur Loison [PHON], qu'avait toujours une blouse, qui était assez strict. Ça dépend du caractère. Je vous raconterai d'autres choses après, que j'ai subies, tout ça, ça dépend du caractère. Mon frère était plus rebelle que moi, il était plus dynamique, malheureusement, ça a mal tourné, enfin bon. Lui, il acceptait moins bien.

CL : Et vous y alliez comment à l'école ?

GLF : A pied, on faisait tout à pied ! Mais moi, j'avais pas... Du cimetière Saint-Pierre, j'en avais pour un quart d'heure. Et on allait en sabot. Des sabots de bois. Jusqu'à l'école, tout le temps. On a longtemps trainé des sabots malbrouhg. Ma mère disait plutôt des « bottecoëts » que des malbrough.

CL : Comment vous écrivez ça ?

GLF : Je vous le dirai pas, c'est un nom breton. Parce que ma mère parlait le breton. Elle parlait le français mais elle parlait le breton aussi.

CL : Vous alliez à l'école avec des amis ?

GLF : Oui, avec les voisins. La famille Vrignault [PHON], la famille Giraudet, Couton [PHON], mais surtout avec René Giraudet qu'était notre... il avait un an de plus que moi, c'est tout. C'était un peu notre aîné.

CL : Vous avez des souvenirs de ce que vous faisiez sur cet itinéraire ?

GLF : On aimait bien s'arrêter, quand on revenait de l'école, il y avait un sculpteur sur bois, mais je sais pas où il était. Mais on s'arrêtait souvent voir ce qu'il faisait. Il avait échoppe libre, on pouvait regarder, je sais que j'aimais bien ça. Dans le bourg, mais je sais pas où il était. Autrement, on faisait quelques fois des bêtises. Surtout le jeudi, un peu plus vieux quand même. Aller courir avec des cerceaux... des roues de bicyclettes qui n'avaient plus de rayon, on prenait la roue comme ça, avec un bâton, et on courait dans les rues.

CL : Vous étiez assez libres ?

GLF : Surtout quand ma mère a repris son travail à l'hôpital Saint-Jacques. Elle a été obligée de reprendre, du fait que mon père a été interné et déporté, fallait bien faire bouillir la marmite, donc elle a repris son travail à l'hôpital Saint-Jacques début 43. Donc on était voués à nous-mêmes. C'est là que ça n'allait pas trop bien. Moi, j'étais relativement sage, mais mon frère était plutôt turbulent. Un jour, ma mère l'a retrouvé en haut d'un poteau électrique alors elle a pris peur. Et elle nous a mis en pension. Ça c'est après la guerre.

[0'27"22] – La seconde guerre mondiale – arrestation de Pierre Le Floch

GLF : Mes premiers souvenirs, mon père a été mobilisé. Un jour, il est revenu en permission, certainement pour la naissance de mon frère, puisque mon frère est né le 4 mars 40, et il avait mis sur mon lit une pièce, une grosse pièce. Je me suis pris pour une tirelire et j'ai avalé la pièce. Mes parents s'en sont pas rendus compte tout de suite, mais au bout d'un moment, P'tit Guy, il mangeait plus. Rien ne passait. Alors ils m'ont amené à l'hôpital Saint-Jacques et ils se sont aperçus que la pièce était restée dans l'œsophage. Alors ils me l'ont extraite. Ça c'est mon souvenir. Après, j'ai fait un flegmon [*me montre son cou*]. Je sais que mon père a été arrêté le 12 août 1942. Je me souviens, je croyais que c'était une idée que je m'étais faite, d'avoir vu mon père en prison, à la prison La Fayette à Nantes. Je voyais un truc voûté avec mon père dans le fond. Je croyais que c'était de mon imagination mais j'en ai reparlé avec Marcel Thomazeau, qu'était un grand copain à mon père, qu'était avec lui aussi en prison, à la Fayette. Il m'a dit « *Tu as raison, ça a bien existé* ».

CL : Votre père a été arrêté à quel moment ?

GLF : Le 12 août 42. Il a d'abord été interné à la prison la Fayette à Nantes. Faut savoir qu'à cette époque-là, il y a eu 143 personnes d'arrêtées. Durant l'année 41-42, il y a eu de nombreux attentats perpétrés contre l'armée allemande. Pas des gros, hein, faire sauter un pont roulant aux Batignolles, des camions, faire sauter le pylône qu'alimentait l'usine d'aviation de Château-Bougon, puisque c'étaient les Allemands qui y étaient et qui faisaient construire leurs avions là, différents attentats contre le foyer du soldat allemand. Ils le savaient pas, les Allemands, comment mettre la main sur ces terroristes, puisque c'était le terme qui était employé. Ils ont donc fait appel à la police française, le SPAC, le Service de Police Anti-Communiste, qui ont réussi, eux-autres, à remonter la filière. Il y a eu 143 personnes d'arrêtées. Et parmi ces 143 personnes, 42 ont été traduites, sous quels critères ? devant le tribunal militaire allemand, et 37 condamnés, fusillés, dont une personne de Trentemoult. C'est Marcel Boissard, dont un quai porte le nom. C'est là d'ailleurs que mon père a vécu sa dernière nuit de liberté. Mon père a été arrêté le 12 août 44 sur, disons, dénonciation de sa mère et de sa sœur. Il y a des circonstances, c'est pas très net. Enfin, bon, c'est trop tard maintenant, c'est comme ça. Alors mon père a été interné d'abord là, et ensuite, il a pas été traduit devant le tribunal militaire allemand. Je ne sais pas sous quel critère ils le faisaient. On se demande encore comment ils ont retenu certaines personnes et d'autres pas. Il a été traduit devant la Cour spéciale de Rennes, chargée de juger les communistes et il a été condamné à huit ans de travaux forcés. Il a séjourné à la prison de Vitré, qui était à côté de Rennes. Ensuite, il a été à la Centrale de Poissy. Après, à la prison de Blois. Mais toujours sous la responsabilité de la justice française. A Blois, un beau matin, les Allemands sont arrivés, et ils ont pris tous les prisonniers qui étaient là, ceux qu'on appelait les politiques ou les résistants, et ils les ont envoyés à

Compiègne. Là, c'étaient les Allemands qui les avaient en main puisque c'était le frontstalag 122. Certains de ses camarades ont été envoyés à Buchenwald, comme Marcel Thomazeau. Non, je fais une erreur, Marcel Thomazeau était du même convoi que mon père, envoyé à Mathausen. C'était Marcel Paul à Buchenwald. Mon père est parti de Compiègne le 22 mars 44 pour Mathausen. Ils sont arrivés le 25 mars à Mathausen. Il a été immatriculé sous le matricule 59932. De là, il a fait ce qu'on appelait sa quarantaine, dans la carrière de Mathausen, les 186 marches de... si vous avez lu le livre de Christian Bernadac. Et ensuite, il a été envoyé au kommando de Passau 2, qu'était un kommando de Mathausen. Parce qu'il y avait le camp central et différents camps de travail autour. Et là, c'était une usine qui existe toujours d'ailleurs, qui fait partie du groupe Zeppelin, ZF. Et comme les déportés ne faisaient pas preuve de beaucoup de zèle, l'industriel a décidé de fermer le kommando. Et là, avec ses camarades, il a été envoyé à Zschachwitz, c'est un faubourg de Dresde. Il continuait à travailler pour l'industrie de guerre allemande, sur des chars. Ils ont subi les bombardements de Dresde. Il y a eu pas mal de déportés de tués pendant ces bombardements. Et devant l'avance de l'Armée rouge, ils ont été mis sur les routes, ce qu'on appelle les routes de la mort. Les marches de la mort, plutôt que les routes. Et de là, ils ont été transférés à Litomeritz. C'est une ville qui se trouve en République tchèque, presque à la frontière allemande. Là, il y avait un kommando de travail encore. Ça nous mène quand même en avril 45. Et là, devant l'avance des Soviétiques et des Alliés, ils ont mis les déportés dans un train. Alors ce train était des wagons tombeaux, et lorsqu'il passait sous un pont, les Tchèques leur lançaient à manger, ou, quand ils s'arrêtaient dans une gare, les Tchèques essayaient d'en délivrer en négociant avec les SS. Ils leur donnaient également à manger. Et le 29 avril 1945, le train était arrêté dans une gare de Kralupy, une femme tchèque s'est approchée du wagon où était mon père, pour lui tendre une tartine de pain, et manque de chance, il y avait un SS qui était là, et il l'a tué. Le 29 avril 45, vous voyez, juste à la fin de la guerre. Dans cette gare, les SS ont tué une dizaine de personnes. Avant que les trains ne repartent, ils ont fait charger les corps dans un wagon. Et le train s'est arrêté un peu plus près de Prague, à Roztoky. Et là, ils ont fait décharger les corps et les ont mis dans la fosse commune du cimetière de Levy-Rhadec de la ville de Roztoky. Et après la guerre, les Tchèques ont ressorti les corps et leur ont donné une sépulture plus digne.

CL : Vous avez pu reconstituer toute cette trajectoire ?

GLF : Oui. En 45, on attendait toujours le retour de mon père. On allait à la gare de Nantes-Orléans, où arrivaient les déportés. Enfin, on dit toujours Nantes-Orléans, c'est la gare de Nantes. Et lorsque les trains arrivaient, ma mère questionnait les déportés : *« Vous avez pas connu Pierre le Floch ? » « Non, non, non... »* Personne.

CL : Vous y alliez régulièrement ?

GLF : Oui. Je ne sais plus combien arrivaient les trains, mais je sais que c'était pénible parce que quand on revenait à la maison, et qu'on voyait pas...Et puis, un jour, je sais pas à quelle date exactement, il y a une personne qui est venue à la maison, il s'appelle Gilles Gravoille, et qui a dit : *« J'ai vu Pierre »*, enfin Pierrot parce c'est comme ça qu'on l'appelait, *« se faire tuer »*. C'est lui qui a témoigné sur les circonstances de son décès, qu'était dans le même convoi, qui a suivi le même itinéraire. Après, malheureusement, je n'ai jamais revu Gilles Gravoille. Parce que c'est vrai que les déportés qui sont revenus culpabilisaient un petit peu par rapport à ceux qui n'étaient pas revenus : *« Pourquoi moi ? Pourquoi pas lui ? »*. On a même un oncle, qui est revenu aussi, qui était marié avec la sœur de ma mère, mais il en parlait pas de sa déportation. Il a été très long à en parler.

[0'37"03] – Guy en pension pour orphelins de guerre

GLF : Sachant que mon père ne reviendrait pas, ma mère a donc travaillé à l'hôpital Saint-Jacques et elle nous faisait garder par des voisins. Parce qu'il n'y avait pas de garde d'enfant à cette époque-là. En 45, on avait donc moi sept ans, et mon frère cinq ans. C'était pas très bien, et on faisait des bêtises et tout. C'est là que mon frère, elle l'a retrouvé en haut d'un poteau électrique. Et on avait comme voisins, la famille Leriche. Et les enfants Leriche étaient dans une pension. Donc madame Leriche et ma mère ont discuté. Et cette pension était réservée aux orphelins de guerre, fusillés, déportés, quelques soient les circonstances. Cette maison de l'enfance, c'était au Château du Grand-Blottereau, à Doulon. Dans cette pension, nous sommes arrivés en 48. J'avais donc dix ans et mon frère huit. Un coup de chance, nous sommes arrivés dans cette pension pour une colonie de vacances au bord de la mer. Au Guézy, à la Baule-Escoublac. Là, j'avais bien apprécié, mais après il a fallu revenir, après les vacances, au Château. Et là, c'était moins drôle parce que c'était plus sévère. Et il y avait pas de jeux, comme maintenant. Et puis fallait retourner à l'école. On allait à l'école comme tout le monde.

[0'38"38] – Les activités de résistant de Pierre Le Floch

CL : Vous connaissiez les activités de votre papa avant qu'il soit arrêté ?

GLF : Mon père, avant son mariage avec ma mère, faisait partie des Jeunesses communistes. Mais lorsqu'ils se sont mariés, mon père a décidé d'arrêter toute action politique. Donc, il ne faisait plus du tout d'action politique. Sauf qu'en juillet 40, Claude Gaulué, un Rezéen qu'a été fusillé, est venu le voir, en lui demandant de rejoindre le parti communiste, pour faire des tracts, enfin bon, c'était, je sais pas trop. Mon père a refusé une première fois. Un mois après, Claude Gaulué est revenu le voir. Là, il a accepté, et puis il s'est trouvé engrangé dans tout ça. Mon père n'a pas fait d'actions armées. Il était responsable du sud-Loire des communistes. Il y a un organigramme que j'ai copié aux archives départementales. Marcel Thomazeau était responsable des Jeunesses communistes pour le sud-Loire, et mon père, des communistes. Alors il était chargé surtout de prendre les cartes, les gens s'inscrivaient et donnaient un peu de sous. Il organisait les attentats mais ne participait pas aux attentats. Il n'a jamais fait d'attentat contre l'armée allemande. Il suffisait de son camarade Raymond Hervé pour faire toutes ces actions. Alors Raymond Hervé était un des témoins du mariage de mes parents. Alors c'est vrai que, comme le dit un historien qui s'appelle Guy Haudebourg, ils se connaissaient tous pratiquement. Ça a été facile à la police de remonter la filière en 42. C'étaient des copains. Lagathu, Marcel Boissard... Guédon, il le connaissait moins quand même. Mais enfin, c'était tous d'anciens Jeunes communistes ou des communistes. Et c'est comme ça qu'ils se sont retrouvés tous prisonniers par les Allemands, et il y avait aussi cinq Républicains espagnols, qu'il faut pas oublier. Ils ont été fusillés. Ils reposent au cimetière de la Chapelle-Basse-Mer, en Loire-Atlantique.

[0'41"07] – La seconde guerre mondiale – souvenirs de Marcelle

MLF : On a connu un peu les bombardements. Un peu parce que, une vieille fille qui habitait en face, dès qu'elle entendait les sirènes, elle venait chez nous, et on se cachait. On se cachait bizarrement parce que c'était en dessous les escaliers. Je pense que s'il y avait eu une bombe qui serait tombée... Mais j'ai pas connu trop parce que quand mon père a vu que ça tournait mal, il a dit, quand même, je vais protéger ma famille. Et on est partis sur l'île d'Yeu, nous. A l'île d'Yeu, ça a été plus calme. Mais après, ils sont venus sur l'île d'Yeu les Allemands. Mais bon, je me souviens pas de trop. Je sais qu'ils sont venus perquisitionner la maison à Trentemoult. Ils ont tapé assez fort, ça a tapé dur. Je sais plus quel âge que je pouvais avoir quand ils sont venus. Mais je m'en souviens très bien. Évidemment, mon père est descendu, c'était en pleine nuit. Il a ouvert, il avait deux fusils des Allemands braqués sur lui. Et puis c'était une porte bizarre, il fallait qu'il repousse le volet. Alors il leur faisait signe, parce qu'il connaissait pas l'allemand, que fallait qu'il ouvre. Alors ils l'ont laissé ouvrir ce fameux volet. Et puis, ils ont perquisitionné, ils ont fouillé partout. On avait deux cheminées, ils ont ouvert les cheminées. Parce qu'il y en avait une surtout, des chambres, c'était fermé. Ils ont ouvert pour voir, ils ont monté dans le grenier. Ils étaient à deux. Mon père, tellement, c'est vrai, on est un peu émotionné, en avait renfermé un ! Ben oui, il était resté plus longtemps, et puis forcément, il tapait, il tapait, il parlait en allemand. Nous, notre lit donnait juste... oh la la, la peur ! On s'est cachés en dessous les draps je vous prie de croire ! Parce que, bon, ça fait peur quand même. Et en plus de ça, moi, les Allemands, leur langue, c'est tout juste si ça me faisait pas peur. Parce qu'ils parlaient fort, c'est pas croyable. Maintenant, c'est surprenant, on y est allés plusieurs fois, on sent qu'ils parlent... Mais... ils étaient vraiment énervés.

CL : Pourquoi ils ont voulu perquisitionner votre maison ?

MLF : Ils faisaient dans toutes les maisons, des fois qu'il y aurait eu des fusils, un tas de choses, ils cherchaient, quoi. Et mon père avait un fusil. Il savait justement que... il l'avait caché dans le jardin. Il avait fait un trou tellement profond pour mettre son fusil, il l'avait bien huilé et tout. Et puis, quand ça a été terminé la guerre, il a voulu le retrouver, il savait plus où. Il l'a retrouvé, mais des années après, et résultat, il était tout rouillé

[0'47"24] – La seconde guerre mondiale – l'exil de Guy

GLF : Les bombardements de 43, je m'en souviens très bien, nous étions dans la vigne de nos voisins, de monsieur Rontard, quand on a entendu les bombes tomber. Après l'alerte, on est allé dans une..., voir où était tombée la bombe. Je crois que c'était sous la rue, dans la rue Henri-Barbusse, dans la rue Emile-Zola. Et quand on est arrivé à cette maison, il y avait un camion qui s'en allait avec des corps, des morts hein. Il y avait le sang qui coulait du camion, là ça nous a quand même beaucoup traumatisés. On avait

cinq ans. Là, mon père étant parti, ma mère ayant repris son travail à l'hôpital Saint-Jacques, elle a décidé de nous envoyer dans son pays, à Plescop, à côté de Vannes. Pour éviter les bombardements, parce qu'on savait pas quand ça allait s'arrêter. Moi je me souviens d'un hiver terrible. Pour moi, le Morbihan, c'était le Pôle Nord. Ah oui, parce que j'ai l'impression que l'hiver 43-44 a dû être très très dur. Alors on était chez une tante, une belle sœur à ma mère, dont le mari était prisonnier d'ailleurs. On vivait chichement, c'était pas facile. Pourtant on était en campagne, mais on manquait de tout. Parce que les Allemands réquisitionnaient toute l'alimentation. Heureusement, on avait un oncle qui avait une ferme alors je pense qu'on s'en sortait un petit peu. On a dû revenir fin 44. Ma mère a dû nous faire revenir de là-bas. Elle est venue nous chercher. Je me souviens que ça a été assez épique le retour puisqu'entre Plescop et Vannes, il y a sept kilomètres, et fallait prendre un car parce qu'il n'y avait plus de train. On a dormi dans un dortoir collectif. Je me souviens avoir dormi avec tout un tas de gens, à Vannes. Et après on a pris les cars Drouin. Mais le car ne pouvait pas passer par le pont de la Roche-Bernard puisque les Allemands l'avaient fait sauter, on est passé par un autre pont. En plus de ça, en cours de route, il y avait un agriculteur qui dressait un cheval, le cheval, quand il a vu le car, il a pris peur. Le chauffeur a voulu éviter le cheval, v'là le car dans le fossé. Enfin, bon, on s'en est sorti. Et on est arrivé à la gare Drouin à Nantes, qui se trouve Cour des 50 Otages maintenant. Et on est arrivé à Rezé, ma mère, mon frère et moi à minuit. Minuit sonnait, ma mère mettait la clé dans la porte, ça, ça m'est resté. Et quand on est arrivé à la maison, il y avait des colis de l'armée américaine. Ils donnaient des colis pour les enfants dont les pères étaient pas revenus. Parce que c'était encore qu'en 44. Et je me souviens, y'avait même des jouets. C'étaient des colis en carton très fort, très costaud, et huilé, un genre de carton huilé, pour pas que l'humidité se mette dedans. Ça m'avait marqué. Il y avait de tout, il y avait des chewing-gums, des chocolats, tout un tas de choses dedans. Et même des jouets. Je crois qu'il y avait un avion à reconstituer, je sais plus de trop.

[0'48"39] – Formation professionnelle de Guy

CL : Vous étiez en pension...

GLF : En pension, je suis arrivé en 48. J'avais dix ans. J'y suis resté jusqu'au certificat d'études. C'était de l'enseignement général. L'année de mon certificat d'études, j'ai préparé mon concours d'entrée au collège technique Leloup-Bouhier, qu'est un lycée maintenant. J'avais passé les tests psychotechniques de la rue Lekain, à Nantes, qui m'avait estimé plus fort en intellectuel qu'en manuel. Alors ils m'avaient mis en section commerciale, pour apprendre la comptabilité. Et manque de chance, quand j'ai passé la visite médicale d'entrée scolaire, j'avais une primo-infection. Alors je ne pouvais pas rester au château, à la pension. Alors je passais mes journées tout seul dans la maison. Parce que j'avais pas le droit de me fatiguer. J'étais pas contagieux, j'avais pas la tuberculeuse, mais enfin, j'ai quand même été traité à la steptomycine et à la neuromycine [PHON]. J'aurais pu retourner au collège technique Leloup-Bouhier mais ça me disait rien. Non, la section comptabilité, ça me disait rien. Alors je suis rentré au centre d'apprentissage du bâtiment, qu'on appelle maintenant le lycée Michelet. Et j'ai été admis en chauffage-plomberie. J'ai fait un an à ce centre d'apprentissage et j'ai fait mes deux dernières années dans une entreprise, chez Leroux Et Lotz, Leroux et Cie à l'époque. J'ai passé mon premier CAP de plombier, après, celui de chauffagiste. J'ai passé mon brevet professionnel de monteur en chauffage. Et après j'ai suivi les cours, à Livet, de la promotion supérieure du travail. Et après je suis rentré dans un bureau d'études.

[0'51"18] – La rencontre entre Marcelle et Guy

MLF : On faisait des kermesses, beaucoup, en fin d'année. J'avais seize ans. Et j'adorais les kermesses. J'adorais être sur le podium, danser et tout, c'était... est-ce que c'était parce que j'aimais bien bouger ? mais j'aimais ça. Et ma dernière année, j'étais en alsacienne... en niçoise ! On avait les vêtements, hein, je ne sais pas qui les faisait mais on avait des beaux vêtements. Et puis, on dansait et tout. C'est là que j'ai connu mon mari, qui me regardait passablement. J'avais bien remarqué qu'il me regardait. Mais mon papa, il ne fallait pas, il était très sévère, il ne fallait pas qu'on parle à aucun garçon. Sauf mes cousins, qui habitaient à côté, et puis les Morillon. Mais on allait chez eux, là, c'est pas pareil. C'était pas la même chose, c'était dans la famille. Moi je voyais bien, mais je me dis oh la la, parce que si mon père m'avait vu avec un garçon, je me serais peut-être fait rappeler à l'ordre. Alors je l'évitais évidemment. Et aussitôt que j'ai eu fini de danser et tout, il fallait qu'on rentre chez nous. Oui mais il m'avait remarquée et il me suivait. Oh la la, je me disais : « Pourvu que papa est pas dans les environs... ». Parce que je me souviens plus si il travaillait ou pas, s'il avait des jours. Il travaillait des fois le matin. Il commençait quelques fois de bonne heure le matin, il arrêtrait à une heure. Les autres jours, c'était une heure jusqu'à huit heures le

soir. Et alors, je me souviens plus, il devait sûrement pas travailler. Alors, je l'ai égaré dans Trentemoult.

CL : Vous avez égaré Guy dans Trentemoult ?

MLF : Oui. Il a pas pu me suivre, je suis passée par un chemin qu'il connaissait pas et puis paf ! J'ai plus vu le gars. Alors j'étais tranquille. Et son frère le suivait, était avec lui. Et puis après on s'est retrouvé qu'à dix-neuf ans.

CL : Dans quelles circonstances ?

MLF : Comme mon père ne voulait pas que je parle trop aux garçons, je me suis entêtée. Je me suis mise à travailler et je passais mon samedi et mon dimanche à la maison. Je brodais, j'achetais « *Mode de Paris* » et puis « *Modes et Travaux* » parce que j'adorais la mode. Je passais mon temps comme ça. Et arrivée à dix-neuf ans, mon père dit : « *Écoute, Marcelle, c'est quand même pas normal, tu sors pas, tu devrais sortir avec une copine. Tu te rends compte, à dix-neuf ans, t'es là tout le temps renfermée* ». Alors là, j'ai mis mes conditions. Parce que je serais allée au cinéma, il ne m'aurait peut-être rien dit. Mais ma sœur allait au cinéma avec une copine. Et un jour, il leur dit : « *Vous allez au cinéma à Chantenay ?* ». Il trouvait ça bizarre qu'elles aillent à Chantenay, il dit : « *Je vais aller avec vous* ». « *Ah ben tu peux venir papa, ça me dérange pas* ». Parce qu'il pensait qu'il y avait des copains. Il y est allé et il n'y avait pas de garçons. Mais moi, dans ma tête, je me suis dit, s'il faut être suivie comme ça, tout le temps, non ça marche pas, je préfère rester à la maison. Et c'est là, à dix-neuf ans qu'il m'a dit « *faudrait que tu te fasses une petite copine et que tu sortes* ». Alors là, j'ai mis mes conditions. J'ai dit : « *Papa, je veux bien, mais ce sera pas le cinéma, moi, c'est le bal* ». J'adorais danser ! J'ai toujours aimé ça. Parce que malgré tout, quand ma sœur a eu 17-18 ans, il y avait bal le soir au Moderne, à Trentemoult. Ils allaient, mes parents, avec moi, ma sœur, et on allait danser. Mais on avait le droit de danser qu'avec les copains de mon père ! Moi j'avais quatorze ans à l'époque. Moi, j'étais contente, j'adorais ça, j'aimais bien danser. Et du jour que ma sœur a connu son mari, le bal a été terminé, il y avait plus le droit. Alors ça m'a manqué. Alors je lui ai dit : « *C'est le bal ou rien* ». Alors ce jour-là, le premier jour que je sors, j'ai rencontré mon mari, ça faut le faire quand même.

CL : Vous l'avez reconnu ?

MLF : Ah ben oui. Je l'avais revu une fois, j'étais en auto avec mon père, à Rezé.

CL : Vous vous étiez tous les deux repérés...

MLF : On s'était repérés.

CL : Et vous, même version ?

GLF : Moi, même version, sauf que j'avoue que j'ai couru un peu plus que... bon.

CL : C'était pas votre premier bal...

GLF : Ha non. J'avais rendez-vous avec une copine à un bal. On avait rendez-vous vers 15 heures. 15H30, elle était pas là. Oh, je dis, ça commence à me casser les pieds. Je savais que j'avais d'autres copines qui étaient au bal aux Landes, je pensais pas à mademoiselle Turbé, hein, je pensais aux filles Touzé [PHON], notamment à Denise. Je m'étais dit, tiens, je vais aller au bal. J'étais sûr de trouver quelqu'un que je connais et ça se passera très bien. Et puis arrivé au bal, c'est vrai que les premières danses, je les ai faites avec Denise, et après, c'était terminé, c'était avec Marcelle.

CL : Donc là on est en ...

GLF : 57.

[0'57"50] – Installation du foyer Le Floch

CL : Et après, qu'est ce qui se passe ?

MLF : On sortait. Sauf à l'armée, il a fait 28 mois d'armée.

GLF : Effectivement, j'ai été incorporé le 1er mars 58. J'avais 20 ans et deux mois. J'étais incorporé au 6ème Régiment du Génie à Angers. Mais je ne suis pas allé en Algérie. Parce que c'était la guerre d'Algérie et en tant qu'orphelin de guerre pupille de la Nation, j'ai donc évité l'Algérie. Mais j'ai quand même fait mes 28 mois. On s'est mariés quand j'étais encore à l'armée en 59. Le 9 mai 59. Le 8 mai, on était punis à l'armée.

CL : Vous habitiez où ?

GLF : On habitait chez tes parents, parce qu'il y avait une chambre. A Trentemoult, oui. Je suis devenu Trentemousin. Pas longtemps parce que... j'ai donc été libéré en juin 60, j'ai repris mon travail. Alors là je suis rentré à l'entreprise Rineau [PHON], une grosse entreprise de la place de Nantes. Et j'ai été envoyé en déplacement à Brest. Et mon épouse a donné sa démission de son atelier, où elle travaillait. D'ailleurs, l'ambiance était pas très bonne. Et elle m'a suivi à Brest, pendant le déplacement. Et après, quand on est revenus de Brest, on avait un logement à Chantenay.

[0'59"35] – Parcours professionnel de Marcelle

CL : Vous faisiez quoi comme travail ?

MLF : J'étais mécanicienne en confection. A Chantenay. C'était une petite entreprise. C'est vrai que le patron était sympa. C'était familial. C'était bien, on était bien. Mais ce qui s'est produit, bon, j'ai commencé j'avais seize ans. Et disons que au début ça a été très dur. Parce que j'avais appris la couture mais j'avais pas appris à faire marcher une machine électrique alors ça a été très dur. Et puis le patron venait derrière mon dos et me disait : « *Ah ma pauvre petite Marcelle, vous y arriverez jamais !* ». Ah quand il me disait ça, il me fichait un coup pas croyable ! Alors je disais rien et arrivée à la maison, qu'est-ce que je pouvais pleurer ! J'dis « *c'est pas vrai, j'y arriverai jamais, j'y arriverai jamais* ». Et puis j'ai fini par réussir malgré tout. J'avais trois mois pour voir si j'y arrivais ou pas. Et puis au bout de trois mois, malgré tout, j'ai réussi, il m'a gardée. J'ai travaillé jusqu'à 21 ans. Non, j'ai travaillé un peu plus tard. On s'est mariés à 21 ans, mais j'ai travaillé un an de plus parce qu'il était au service militaire. Après, quand il est revenu, je me dis « *oh non c'est pas vrai, de retour à Brest, encore toute seule, non, je veux plus. C'est terminé, je prends mon compte* ». Alors je vais trouver le patron et je lui dis : « *Écoutez, je laisse, je prends mon compte, je pars avec mon mari pendant trois mois à Brest* ». Il me dit : « *Vous partez ? Quand vous revenez, on vous reprend, ne vous inquiétez pas. Ne prenez pas votre compte, on vous reprend, ne vous inquiétez pas* ». Il m'avait nommée responsable de toutes les filles qu'il y avait dans l'atelier et j'étais un peu trop jeune je trouve. Alors évidemment, il y en avait des plus âgées que moi qui lançaient des pics de temps en temps. C'était pas évident. Et puis j'ai fait une dépression. Je tenais plus le coup. Alors j'ai dit « *c'est terminé, je m'en vais* ».

[1'02"06] – L'habitat de Rezé

CL : Vous êtes partis trois mois à Brest et après, vous vous êtes installés où ?

GLF : On s'est installé Chemin-du-Moulin-de-l'Abbaye dans le haut de Chantenay. Notre aîné, Pierre-Yves, est né, on habitait Chantenay. Mon beau-père a trouvé une maison à Trentemoult, dans la rue Agaisse, enfin c'était la rue Roiné.

MLF : 13 rue Raymond Soulas.

GLF : Ah oui, c'était pas rue Roiné.

CL : A quoi elle ressemblait cette maison ?

MLF : Ben tout à fait normal. Une petite maison à étages. C'était les Boju qui avaient habité là. Et comme ils avaient fait construire, ils ont loué cette maison, quoi. On a emménagé à Trentemoult, c'est que je voulais. On avait bien trouvé un appartement, huit jours après, au Château de Rezé. Mais moi, j'étais tellement habituée à une maison particulière. Donc on est restés à Trentemoult pendant... Laurence est née après son frère, onze mois après.

GLF : Nous sommes donc arrivés le 18... on a fait construire en 69. Les travaux ont commencé en janvier 69 et nous sommes rentrés dans cette maison du 146 rue Jean-Mermoz à Bouguenais-les-Couëts, le 18 octobre 1969.

CL : Pourquoi vous n'êtes pas restés à Trentemoult ?

GLF : C'était très difficile. On voulait une maison particulière avec jardin et tout. A cette époque-là, il y en avait pas. Et puis il y avait pas beaucoup de permis de construire à Trentemoult. Parce qu'où il y a toute la zone commerciale, tout ça, c'étaient des prés. C'était même en contre-bas parce qu'ils ont remblayé avec du sable. Tout ça, ça a été remblayé. Et ça se construisait pas, il y avait pas d'extension comme maintenant, y'avait rien. D'ailleurs, dans les prés de Trentemoult où tu passais en vélo pour aller à l'école, y'avait une maison qu'avait été bombardée où vivait une famille Marchais. Et à chaque fois qu'on passait devant cette maison, les enfants ont été tués, la famille a été tuée dans cette maison, avec les bombes. Ça nous impressionnait tout le temps. Maintenant, elle a disparu, elle a été complètement...

CL : Et à Rezé ?

GLF : On a cherché, pendant un an.

MLF : Une maison, ben pour entrer directement dedans quoi. Oh la la oui, mais elles étaient pas... Elles étaient pas terribles, il y avait des travaux pas croyables, il y avait toujours quelque chose qui allait pas. J'ai dit à mon mari « *On ferait mieux d'acheter un terrain et de construire, ce serait bien mieux. On ferait plus à notre goût, quoi* ». Et voilà qu'on s'est retrouvés là. J'aurais préféré sur Rezé mais bon...

GLF : On aurait pu aller sur Rezé. Parce qu'on avait été retenu par le C.O.L., Centre Ouvrier du Logement. C'est pas les Castors. C'est des maisons qui sont construites à Rezé le long de la voie de tramway. Quand on part du Château de Rezé et qu'on vient vers... il y en a une partie des Castors et l'autre construite par... Nous on avait une maison de retenue et ils s'occupaient de tout. Un jour, j'ai trouvé un camarade qui vendait ce terrain. Puis bien moins cher qu'à Rezé. D'abord j'ai fait beaucoup de travaux par moi-même. Le gros œuvre a été fait pas un maçon, la charpente par un charpentier.

MLF : Tu venais travailler le samedi et le dimanche.

GLF : Puis les vacances. Par contre, j'ai fait le chauffage, la plomberie, une bonne partie de l'électricité, la couverture, ...

[1'06"32] – Carrière professionnelle de Guy

GLF : Je suis entré dans un bureau d'études de chauffage et de plomberie et j'ai terminé comme technico-commercial dans une entreprise de chaudronnerie et de mécanique générale. Et je reconnais que là, j'avais des relations avec des professionnels puisqu'on ne travaillait qu'avec des professionnels, et quand je suis arrivé en retraite, ça m'a manqué. La première année ça a été... le contact et tout. Alors on a adhéré à un club à Bouguenais. Au club Color, on allait au bal surtout. Après, je me suis mis à faire de la généalogie. Parce que, forcément, du fait qu'on savait que mon père avait été arrêté à cause de sa mère et de sa sœur, on avait complètement rompu les ponts avec la famille le Floch. Je ne connaissais pas la famille le Floch à vrai dire. Je savais que j'avais cinq cousines qui étaient orphelines. Mais je savais pas d'où on venait, c'est pour ça que je me suis mis à faire de la généalogie. Et puis, quand même, que je vous dise, c'est que, à la maison de l'enfance du Grand-Blottereau, on était donc des orphelins de guerre, et on était de toutes les commémorations, reçus par le préfet, enfin un tas de choses comme ça. Et c'est même moi qui ai répondu à l'appel aux morts lors de l'inauguration du monument des Cinquante otages à Nantes, en 52. Quand je suis devenu adolescent, j'ai décidé de rompre avec tout ça. Parce que c'était un peu lourd à porter. J'oubliais pas bien sûr que mon père était mort en déportation, qu'il était décédé à Prague, parce que, d'après son acte de décès, il était décédé à Prague. Qu'il était passé par le camp de Mathausen, puis, point barre. Alors quand même quand je suis arrivé en retraite, j'ai décidé de faire des recherches sur toute sa déportation, que je vous ai racontée tout à l'heure. Et je me suis mis en relation avec l'Amicale de Mathausen, qui m'a expliqué qu'il avait été à Passau, mais quand il était à Zschachwitz, à Dresde, ils dépendaient du camp de Flossenbürg. J'ai donc adhéré à l'Amicale de Mathausen, aux Amis de la fondation de la Mémoire de la déportation aussi, et à la FNDIRP, la Fédération nationale des déportés, internés, résistants et patriotes. Et là, j'ai écrit à la fédération. Et là, j'ai retrouvé deux témoins. Un qui avait connu mon père, qui est décédé il y a trois mois environ, Emile Vincent, qu'avait connu mon père au kommando de Passau. Et qui avait suivi le même parcours que mon père. Et aussi, grâce à un copain à mon oncle, qu'est décédé, j'arrive plus à retrouver son nom. Un copain de prison et de déportation à mon père, qu'avait un ami en République tchèque. Je lui ai expliqué ce qui s'était passé, il m'a dit « je vais écrire à mon ami tchèque » et c'est lui qui a retrouvé la tombe et tout. C'est une tombe collective. On y est allé trois fois déjà. [Me montre un tableau du monument, accroché au mur de leur salon]. Cette tombe collective est surmontée d'un petit obélisque. Alors il y a la faucille et le marteau pour les Soviétiques, l'aigle polonais, l'aigle tchèque, l'emblème yougoslave et un coq. Qu'est un coq gaulois. Et d'ailleurs, lorsqu'on est allé à Rostoky pour la première fois, je suis allé à la mairie, j'ai rencontré monsieur le maire, Oblasky [PHON]. Quand il m'a emmené au cimetière, il m'a dit « *One Frenchy* ». Un seul Français. C'est là que j'en ai déduit que mon père reposait là. Parce que c'est les braves Tchèques, quand ils ont déterré les corps de la fausse commune, quand ils les ont mis dans cette tombe collective, qui est d'ailleurs très bien entretenue, ils n'ont pas noté les matricules des personnes. Tous les ans, il y a une commémoration. Parce que la commémoration, d'après les renseignements que j'ai eus, d'après l'attaché militaire de France à Prague, c'est fin avril. Et nous, on y va qu'au mois de juin en principe. Comme tout était fané, la première fois, j'ai pris le ruban de la ville de Rostoky et l'année dernière, j'ai récupéré celui de l'attaché militaire français. Et également, ça fait trois ans maintenant, j'ai déposé une plaque en l'honneur de mon père. A la FNDIRP, on a des plaques... j'ai fait graver dessus « Ici repose Pierre le Floch ».

CL : Elle est où la plaque ?

GLF : Sur la tombe collective.

[1'12"42] – Marcelle femme au foyer

MLF : J'ai jamais repris, mon patron m'a toujours attendue. J'ai élevé mes enfants. Ils avaient onze mois de différence donc c'était pas possible. On trouvait personne pour garder. Et puis bon, quand on a fait construire, il y avait déjà pas mal de choses à faire à la maison. Je faisais les peintures, que j'adore d'ailleurs. J'adore peindre. Et je me suis occupée... Et j'ai eu un petit dernier dix ans après. Et puis quand il a été un peu plus grand, les enfants avaient 10 ans de différence, les deux plus grands sont partis de bonne heure. Alors forcément, j'ai eu le cafard. Et quand Frédéric regardait la télé, il voyait que je me mettais à pleurer, il me disait « *Mais maman, moi je suis là.* » J'dis « *Oui t'es là, mais tu sais c'est dur.* » Et puis quand il a été un peu plus grand, j'ai voulu chercher à travailler et puis il dit « *Maman, t'as élevée Pierre-Yves et Laurence et moi, tu vas me laisser ? Non, fais pas ça* » J'ai dit il a raison, c'est bon, j'ai laissé tomber.

CL : Vous aviez envie de retravailler ?

MLF : Je voulais reprendre. Mais je serai pas retournée ... alors là non. Je sais pas pourquoi mais à chaque fois que je retrouvais des filles qui travaillaient là, si vous saviez ce que ça faisait, mon cœur tapait à plein. Ça me renouvelait un tas de choses, je pouvais plus. J'aurais pas pu. J'aurais pas pu y retourner. Alors j'ai dit « *C'est bon je laisse tomber.* » Et on a réussi à avoir une maison convenable quand même. Mais forcément, ma retraite est pas énorme. Ça, c'est pas énorme. Parce que j'ai travaillé que 6 ans. Alors j'ai les enfants qui ont compté un peu. Pour le coup, j'ai regretté un peu. J'aurais fait quelques années de plus, j'aurais eu 15 ans. Mais on réfléchit pas quand on est jeunes. J'ai pas réfléchi à ça. Mais bon tant pis, on fait avec.

[1'15"15] – Nostalgie de Trentemoult

MLF : Quand les bateaux ont arrêté, ça m'a fait un choc pas croyable. C'était trop bien. Parce que c'était bien. Trentemoult, vous vous rendez compte, quand il y avait les bateaux, tous les gens de Nantes venaient dans les champs, dans les prés. Ils amenaient à manger, ils venaient manger le midi. Ils passaient leur journée. Ils pique-niquaient. Et moi je sais qu'il y avait Beau-Rivage, hé bien quand on était petits, il y avait des balançoires, j'allais me balancer, et à côté il y avait le bal.
